Document generated on 10/12/2024 2:08 a.m.

Lurelu

Miguetsh! ou marcher sa vie en toute liberté

Marie Fradette

Volume 38, Number 1, Spring–Summer 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73858ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fradette, M. (2015). *Miguetsh!* ou marcher sa vie en toute liberté. *Lurelu*, *38*(1), 95–96.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

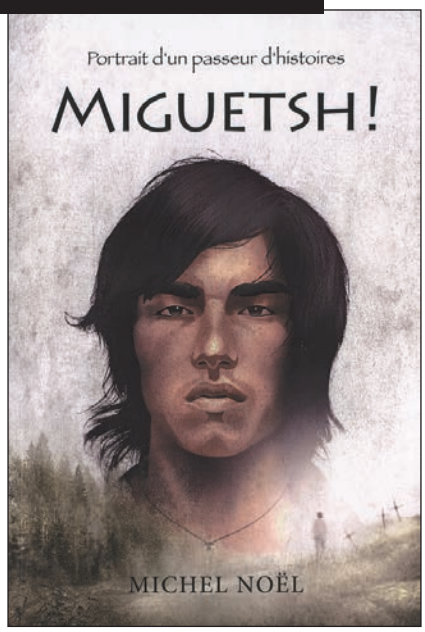
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Miguetsh! ou marcher sa vie en toute liberté

Marie Fradette



Te vl'à devant la route ouverte
aux quatre vents
fuir ou partir, rester, choisir
te vl'à devant
la route ouverte aux quatre vents.
Richard Séguin, «La route ouverte», 2006.

Lauréat de plusieurs prix, notamment celui de St-Exupéry en 2008, dans la catégorie Francophonie, Michel Noël est non seulement un auteur de talent, mais un passeur de la tradition amérindienne, porteur de la culture d'une nation qu'il aime et qu'il veut faire connaitre. À l'automne 2014, il fait paraitre le livre *Miguetsh!*, qui signifie «merci», véritable roman d'apprentissage, et à la fois ode à la culture algonquine.

L'auteur des *Papinachois* met en scène Pien, jeune héritier des traditions et messager d'un meilleur lendemain. Noël avait créé le personnage dans un roman éponyme paru chez Michel Quintin[1]. Dans *Miguetsh!*, on assiste à l'évolution du personnage, à son entrée dans le monde des adultes et, surtout, à sa volonté de suivre à sa façon la route de ses ancêtres. L'importance d'avancer tout en étant habité par l'univers des Anishnabés sous-tend le récit. On peut observer cette notion d'héritage d'abord par la relation qu'entretient le héros avec son père et son grand-père, passeurs par excellence de l'histoire. Puis, par son style, composé de nombreuses analogies, l'auteur soutient cette notion et permet d'unir l'homme et son milieu. Enfin, par l'arrivée des Blancs en terre algonquine, qui incite le héros à «marcher sa vie en toute liberté» (p. 6). Voici un coup d'œil analytique sur un roman porteur d'avenir.

Filiation et savoir

Bien que la sédentarisation forcée des groupes nomades ait fortement contribué à l'éclatement des sociétés amérindiennes, certains groupes continuent de perpétuer leur culture et de transmettre leur savoir. D'entrée de jeu, amenez les élèves à interroger les notions de culture et de transmission. Que leur lèguent leurs grands-parents? Ont-ils des traditions familiales? Et quel sens la culture québécoise a-t-elle pour eux? Dans *Miguetsh!*, Noël met en scène les Anishnabés, un peuple de chasseurs et de pêcheurs qui s'efforce de valoriser les traditions. Chez eux, le savoir se transmet de père en fils. Le roman de Noël témoigne de cette transmission qui forge Pien et qui contribue à construire son identité. Repérez les endroits où l'auteur revient sur cette filiation patriarcale et commentez-les avec les élèves. Par exemple, dès les premières pages, le narrateur nous parle de son grand-père, Wawaté, et de son rôle qu'il compare à celui d'un griot : «Il était entier […] il était l'Histoire. Et les histoires qu'il nous racontait, il disait les tenir de ses ancêtres […]» (p. 7). Plusieurs enseignements se succèdent au fil du récit. Attardez-vous notamment au chapitre 8, dans lequel Pien fait l'éloge de Shipun, son père, «un géant», un homme «étonnant comme la rivière», qui prépare les *bines* tout en lui faisant découvrir des histoires. Cet apprentissage est perceptible dans toutes les activités entreprises par le héros. Le rituel de sudation est, à cet effet, signifiant. Attirez l'attention des élèves sur le titre du chapitre intitulé «Ce qui donnera un sens à ta vie» et demandez-leur de réfléchir à son sens. Vécue avec Wawaté, la retraite en forêt dans la tente fabriquée spécialement pour le rite constitue un passage essentiel permettant à Pien de s'ancrer encore davantage dans la culture et l'univers anishnabés : «La tisane a pour but de nous purifier, de nous guérir. Dans la tente, je vais battre le tambour, chanter, prier, parler avec les Mushums […] les esprits de nos ancêtres sont heureux que tu sois parmi nous aujourd'hui» (p. 143). Après le rituel, Pien «n'étai[t] plus un enfant, mais un homme. [Il] le sentai[t] dans tout [s]on être» (p.154). Le legs se fait d'ailleurs jusqu'à la toute fin du roman alors que son grand-père, mourant, lui prodigue encore des conseils : «Mon soleil se couche à l'horizon. Kitshi Anishnabé, mon tambour t'appartient. Quand tu seras prêt, quand il t'appellera, tu le feras résonner en ma mémoire» (p. 162). Décelez les moments importants de cette passation culturelle qui construit l'identité de Pien.

Analogies naturelles

Dans cette marche vers l'avant, le pays s'ancre tranquillement au cœur de Pien. Mis à part les liens familiaux qui le forgent, la nature est aussi partie prenante de la vie du héros. Sans forcer le mythe du bon sauvage, la nature reste tout de même omniprésente dans la vie du garçon et lui permet justement de se construire. Le style de Noël renforce cette union, notamment au moyen d'analogies qui confondent la nature et l'homme. Incitez les élèves à reconnaitre les différentes comparaisons et à comprendre le sens qu'elles véhiculent. Par exemple, les hommes sont constamment mis en relation avec les arbres qui peuplent le territoire. Questionnez les jeunes d'abord sur le sens accordé à cette métaphore : «[Mon père] avait une forte carrure, le cou en tronc d'arbre, des mains d'ours» (p. 47); «Je me tenais très près de mon grand-père […] les muscles de son cou saillaient comme des racines de chêne» (p. 128); «Je vais mourir de vieillesse. Comme un vieil arbre sec qui n'a plus d'âge, troué par les pique-bois, habité par les fourmis» (p. 163). Pourquoi, selon eux, le père et le grand-père sont-ils comparés à l'arbre? Le rapprochement peut renvoyer à cet enracinement, cet ancrage au pays, mais aussi à cette force léguée de père en fils.

Invitez ensuite les élèves à découvrir les tournures stylistiques où Pien est associé à son environnement. L'importance de rattacher la nature à son état est palpable. Prenez cette première allusion où il doit porter des «culottes courtes», vêtements de Blancs. Il se sent alors «aussi ridicule qu'une outarde au long cou venant d'être plumée» (p. 10). Ce sentiment d'être dénaturé revient par ailleurs en finale alors qu'il s'apprête à entrer à l'école : «Dans ces souliers, je me sens comme un huard qui marche sur la terre ferme» (p. 160). Parallèlement à cet inconfort, Pien vit des moments de fusion avec la nature. «Je travaillais avec application comme un porc-épic qui grignote des cocottes» (p. 111); «Je percevais mes cuisses, mes mains ouvertes, mes doigts comme des branches» (p. 148), dit-il alors qu'il est dans la tente avec son grand-père. La comparaison avec l'arbre, ici, tend à l'ancrer un peu plus dans l'univers de son grand-père. Plus il avance, plus il s'enracine dans cette nature. «Je me sentais pareil à une masse d'eau noire, calme et profonde, à l'image de celle que je connaissais au pied de la falaise de roc qui borde la rive nord du grand lac Cabonga» (p. 161). Vous pouvez ainsi continuer l'exercice en observant, par exemple, de quelle façon Pien tend aussi à unir la culture blanche à la nature sauvage de l'Abitibi, notamment lorsqu'il parle de l'avion qui «amerrit comme un gros canard sur le lac Cabonga […] on aurait dit un col vert s'approchant de la rive» (p. 11).

Culture blanche

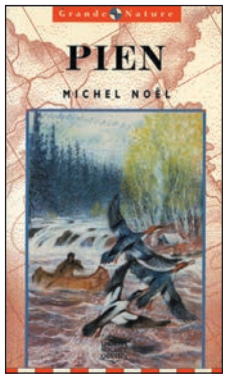
Et justement, cette culture blanche envahit peu à peu le territoire des Anishnabés. Sans que ce soit précisé, on tend à situer le récit, à saveur autobiographique, vers le milieu du XXe siècle. La présence des Blancs vient renforcer la volonté de poursuivre la route et de faire connaitre le peuple afin qu'il ne s'éteigne pas. Voyez avec les élèves la place des Blancs dans la vie de Pien. Il faut voir les bons et les mauvais côtés, car «si les Blancs n'avaient inventé que l'avion, disaient les vieux, ce serait déjà une chose extraordinaire, exceptionnelle. Mais nous savions qu'ils étaient capables non seulement du meilleur mais aussi du pire» (p. 83). Et quel est ce pire? La religion catholique en est. Elle se fait sentir par la présence de curés qui ne sont pas particulièrement bien vus : «Quant à Wawaté, il appelait tout ce qui portait soutane "les goélands noirs"» (p. 11). Pis encore, le curé prend des allures ridicules : «sa figure était ronde, sa peau grasse, ses lèvres rouges, humides, épaisses et luisantes comme du lard salé […] mon père a raison, il pue» (p. 12). Profitez de ce choc des cultures pour raconter aux élèves l'effort d'évangélisation des Amérindiens.

Le pire de la culture blanche c'est aussi, pour les Anishnabés, leur non-respect du territoire. Le chapitre 14 est, à cet effet, signifiant. Demandez d'abord aux élèves ce qu'ils pensent du titre «Ils ont déchiré la terre». Qu'est-ce qu'il évoque pour eux? Pien raconte ce qu'ils font du territoire : «… ils ont déraciné de vieux pins, des sapins, des épinettes, souillé les ruisseaux […] et cet hiver voilà qu'ils coupent tous les arbres qui leur tombent sous la main…» (p. 92). L'analogie avec l'arbre revient encore ici. Il serait intéressant d'approfondir cette image forte avec les jeunes, et de comprendre comment l'arbre devient en quelque sorte le symbole de cet ancrage, ici bafoué par les Blancs.

Cependant, les Blancs n'apportent pas que du malheur. Les Algonquins savent reconnaitre les côtés positifs de la culture blanche et n'hésitent pas à l'intégrer à la leur. Invitez ainsi les élèves à relever la présence de la culture blanche dans le quotidien des Anishnabés – notamment en ce qui a trait à la nourriture – et à voir de quelle façon ils l'accueillent. On y parle de graisse Tender Flakes, de *ketchup*, de farine Robin Hood et d'autres ingrédients culinaires. Le métissage est particulièrement intéressant à découvrir. D'ailleurs, n'est-ce pas dans cet esprit que Pien décide d'aller étudier chez les Blancs? Il va se servir de cette culture pour mieux se faire comprendre d'eux. «Ce jour-là, je lui avais annoncé que je voulais aller vivre en ville. Il m'avait écouté puis avait ajouté : «"C'est bien. Nous avons toujours vécu dans un monde en changement et nous aurons besoin d'Anishnabés instruits à l'école des Blancs"» (p. 113). Dans cette marche vers demain entreprise par Pien, on saisit aussi toute l'importance des racines, éléments essentiels pour poursuivre vers un demain plus que jamais bâti sur du métissage.

Noël nous livre ici un roman sur la culture anishnabée, mais plus encore un regard humaniste porté sur ce peuple tourné vers l'avenir, ouvert, mais en même temps ancré dans un hier fait d'aurores boréales, de pessière, de muskeg, de *nipishish*, qu'il faut protéger et respecter.

Miguetsh, Michel Noël!

Note

1. *Pien*, Éd. Michel Quintin, coll. «Grande nature», 1996, Prix littéraire du Gouverneur général, 1997.